

# LES MENACES DE REAGAN ET LA CRISE DU SYSTEME CAPITALISTE

J. POSADAS - 3 février 1981

Les menaces et les mesures préconisées par l'impérialisme yankee font partie de ses préparatifs de guerre contre les États ouvriers et la révolution. Cela ne veut pas dire qu'il peut faire la guerre quand il le veut. Toutes les mesures actuelles avaient déjà été préconisées par Truman, Poster Dulles sous le gouvernement d'Eisenhower, et par Kennedy, Nixon. Et tous ont échoué.

Dans une telle situation mondiale, il n'y a pas de place pour la politique des partis « euro-communistes », ni pour la position de non-alignement. Aucune expérience de l'histoire ne montre la possibilité d'une telle politique. En dernière instance, celui qui n'est « ni avec les uns, ni avec les autres » est avec l'impérialisme. Les partis communistes, y inclus les eurocommunistes, appuient l'Union Soviétique en dernière instance, mais ils font une politique d'apparente « indépendance » vis-à-vis de l'URSS. Les Soviétiques font une bonne critique aux eurocommunistes quand ils leur disent que toutes leurs positions les poussent à se joindre au capitalisme. Les Soviétiques affirment clairement : « Il n'y a pas de troisième position possible. Ou bien c'est nous, ou bien c'est l'impérialisme ».

Cette offensive d'agressivité des Yankees a pour but essentiel d'unifier et de centraliser le monde capitaliste autour d'eux. La réévaluation du dollar qu'ils ont provoquée a le même sens. Elle est totalement artificielle, elle n'obéit à aucun changement dans l'économie. Il n'y a aucune augmentation du pouvoir d'achat réel. Tout reste comme avant. Le budget nord-américain ne s'est pas amélioré. Au contraire, c'est le déficit qui augmente.

Le commerce extérieur des États-Unis reste déficitaire. Ils ont d'importantes rentrées d'argent provenant des intérêts, des prêts, des prébendes de leurs investissements à l'extérieur, et surtout en Amérique Latine. Ils récupèrent 30 milliards de dollars par an, rien qu'en intérêts, de l'Amérique Latine. Tout cela fait partie de la puissance yankee. Mais c'est une puissance qui s'appuie sur le vide, car elle ne correspond pas à un pouvoir concret de production. C'est un pouvoir sur le papier. De plus, n'importe quel mouvement révolutionnaire ou nationaliste, de n'importe quel pays, décide de ne plus payer, et il peut tout flanquer par terre.

Toute la politique actuelle de Reagan est un fait transitoire au sein de la structure des Yankees. Si l'impérialisme accentue cette politique et prétend aller plus loin, les Soviétiques vont élever leur réponse. Ils ont déjà répondu à Reagan qu'on ne peut revenir à la « guerre froide ». Ils lui disent d'une certaine manière : « Ne soyez pas stupides ! » Ils lui expliquent que la révolution est un processus historique et s'accomplit car elle est nécessaire, et non parce que les Soviétiques peuvent faire toute la propagande possible. Mais si les conditions ne sont pas réunies pour la révolution, celle-ci ne peut se réaliser. La « guerre froide » a cessé non parce que les Yankees avaient décidé de l'arrêter, mais parce qu'ils ne pouvaient plus la poursuivre.

A cette époque, une réunion se préparait entre Eisenhower et Kroutchev. Les Nord-Américains envoyèrent un avion U-2 survoler l'URSS pour espionner. Les Soviétiques l'ont abattu, sans toucher le pilote. Celui-ci déclara qu'il ne savait rien de sa mission, que tout était programmé à partir du commandement des États-Unis, et que lui-même n'avait rien contre les Soviétiques. Ceux-ci ne l'ont pas jugé devant une cour militaire, ils l'ont fait passer devant un tribunal civil et l'ont relâché. C'était un secteur de la direction militaire des Yankees qui avait fait cet acte pour saboter cette réunion entre Eisenhower et Kroutchev. C'était un exemple du pouvoir de la CIA et du Pentagone, par-dessus n'importe quel gouvernement yankee. Ils préparaient déjà l'assassinat de Kennedy\*.

L'attitude actuelle de Reagan est un mouvement d'excitation qui ne va pas durer longtemps. Nixon fut dix fois plus fiévreux que lui, il avait même un appui mondial plus important, et il n'y a qu'à voir où il a fini.

Nixon avait l'appui des Allemands et des Français. Maintenant, non. Même les Anglais prennent leurs distances vis-à-vis des États-Unis et renouent des relations commerciales avec l'Union Soviétique. Le gouvernement de Thatcher est un train de discuter s'il va adopter une attitude semblable à celle de l'Allemagne et de la France, et regarde plus vers l'Europe que vers les États-Unis.

Reagan veut lancer une politique de guerre et s'imposer comme si l'impérialisme dirigeait le monde. Les Soviétiques lui ont donné une réponse politique, bien que sous forme de moquerie : « Vous devez apprendre l'ABC de la vie ». Ils disent, en quelque sorte : « Laissez-le, cela lui passera ». Voilà trois fois que les Soviétiques disent que la révolution dans le monde n'est pas leur création, pas plus qu'ils n'ont créé Lincoln ou Washington. Quand les Soviétiques font une réponse à ce niveau, et ne disent pas aux Yankees qu'il faut faire des accommodements, c'est parce qu'ils sont assez disposés à les affronter. Il en fut de même quand ils ont accusé la CIA d'être responsable de l'assassinat de Moro en Italie.

Les grands centres de pouvoir que sont les multinationales vont essayer de pousser à la guerre. Mais ce ne sont pas les seuls à décider. Un secteur de l'impérialisme sent qu'il restera isolé s'il se lance dans une politique d'affrontement contre les Soviétiques. Une partie du plan militaire de Reagan vise à financer une série d'industries qui sont en déficit.

Le système capitaliste se trouve devant un processus qu'il ne domine ni *ne* peut plus contrôler. 21 ans se sont écoulés depuis Eisenhower et la liquidation de l'avion U-2 par les Soviétiques, et les Yankees n'ont subi que des défaites. Ils n'ont pu intervenir directement, ni au Nicaragua, ni au Salvador. Des processus révolutionnaires se développent aux portes mêmes des États-Unis. A Porto Rico, on vient d'incendier vingt avions yankees sur un aéroport militaire. Quand le mouvement révolutionnaire de Porto Rico en arrive là, c'est que des gens proches du haut commandement militaire l'ont aidé. La préparation d'une opération de cette nature requiert du temps, des facilités, des moyens, dont seuls disposent des gens qui ont accès à ces lieux.

Les Yankees essaient d'éprouver l'état du monde, et ils ne rencontrent que rejet partout. Cela peut les décider à préparer plus rapidement la guerre, mais ils le feront dans un plus grand isolement. Ils essaient de peser sur la bourgeoisie mondiale afin qu'elle intervienne et empêche la continuation et le développement de la révolution mondiale. Ils veulent contenir le processus et unir la bourgeoisie mondiale sous leur commandement afin de pouvoir dominer commercialement et militairement le reste du capitalisme. C'est à cela qu'est destinée la manœuvre de la montée du dollar.

Cette montée du dollar ne provient pas d'une force économique. Le marché mondial capitaliste n'en peut plus. Il y a de plus une récession chaque fois plus grande et une concentration d'entreprises chaque fois plus forte. Le processus de faillites est assez important en Europe. Et il s'agit maintenant d'entreprises et de commerces importants. Elles sont toutes absorbées par les grandes sociétés, mais celles-ci ne maintiennent pas la capacité antérieure, car il n'y a plus de marché.

Le marché de l'Amérique Latine, de l'Afrique, de l'Asie, qui se développe en partie, ne parvient pas à compenser les besoins de croissance et de reproduction du grand capital. La concentration capitaliste, en plus du fait qu'elle est un effet de la crise actuelle, est la conclusion naturelle de son fonctionnement et de son développement. Le concurrent historique et antagonique de l'impérialisme yankee est le système des États ouvriers. Mais il affronte aussi la concurrence dans son propre pays, et celle des autres pays capitalistes. Ils voudraient pouvoir coordonner tout cela, mais ils ne le peuvent pas. La norme du développement du grand capital yankee est de se concentrer de plus en plus, d'éliminer des concurrents, même dans son propre milieu. Il doit, en même temps, suivre un processus d'adaptation au développement de la révolution, pour voir comment s'y introduire.

C'est Reagan qui va devoir changer. L'Union Soviétique va continuer à aller de l'avant, de même que tous les processus révolutionnaires dans le monde. Ou bien l'impérialisme fait la guerre tout de suite, ou bien il se décompose. Au Salvador, les Yankees font une politique d'usure. Ils appuient la junte assassine, mais n'osent pas intervenir avec une armée importante - ce qui leur permettrait d'en finir rapidement - parce qu'ils ne savent pas ce qui pourrait se passer avec les soldats qu'ils enverraient au Salvador. Ils pourraient très bien passer dans l'autre camp. Les Yankees donnent des armes à la junte salvadorienne, mais ils ne sont pas sûrs que ceux qui les

utilisent le font pour eux. Ils ne peuvent pas non plus mettre un officier à chaque coin pour contrôler. Avant, l'armée yankee avait cinq ou six officiers pour cent soldats, maintenant elle a huit officiers pour un soldat.

Reagan exerce des pressions pour voir le profit qu'il pourrait en tirer. La direction yankee sait qu'elle ne peut pas mener une politique isolée, elle a besoin de l'appui du reste du capitalisme car elle n'a pas assez de force militaire, économique, et surtout sociale, pour préparer le lancement de la guerre. L'impérialisme essaie par ces mesures et ces menaces d'impressionner et d'influencer le capitalisme mondial pour qu'il ne fasse pas de plus grandes concessions à l'URSS. Cela ne veut pas dire que Reagan soit plus décidé à faire la guerre que Carter. C'est Carter qui avait proposé le boycottage des Jeux Olympiques de Moscou et l'embargo sur le blé, et qui avait appuyé Somoza et le Shah d'Iran jusqu'au dernier moment.

Reagan ne peut être différent de Carter. La politique de l'impérialisme nord-américain n'est pas déterminée par le président. Celui-ci peut déterminer un aspect ou un autre, mais la ligne historique ne peut changer. Les Soviétiques font pression, et en attendant, ils s'appuient sur la dispute entre la bourgeoisie européenne et Reagan. Ils traitent Reagan comme un étalon qu'il faut laisser trotter dans la campagne pour qu'il voie la nécessité de se calmer. Le point le plus important dont il faut tenir compte, c'est que les Yankees n'ont plus en mains les rênes de l'histoire. Ce sont les Soviétiques qui les tiennent. Les Soviétiques ont bien répondu : « Il est stupide de croire que c'est nous qui créons les conditions historiques qui permettent le processus actuel ». C'est une façon de s'adresser également à un certain nombre de pays, tels que la France et l'Allemagne capitaliste. « La Pravda » dit : « La révolution n'est pas créée par nous. C'est un processus objectif qui est provoqué par le système capitaliste ». Ils décrivent ainsi une situation qui ne peut être contenue par des menaces, même venant de Reagan en personne.

Les Yankees confondent délibérément les mouvements de libération nationale et sociale avec le terrorisme. Les Soviétiques ne se trompent pas pour autant : « Nous allons appuyer tous les mouvements de libération nationale et sociale ». Ces mouvements ne sont pas créés par les Soviétiques, mais une fois qu'ils se développent, ils sont appuyés par eux.

Le capitalisme se montre très préoccupé de la Pologne, il craint que « les Soviétiques interviennent ». Certaines canailles du mouvement socialiste, social-démocrate, et certains dirigeants communistes se sont joints à cette campagne. Mais eux tous se taisent devant les assassinats du capitalisme et de l'impérialisme au Salvador, en Afrique. Le Zimbabwe et la Namibie chassent ouvertement l'impérialisme. Et celui-ci, à titre de représailles, bombarde le territoire de l'Angola et du Mozambique comme s'il était chez lui.

La révolution africaine est en train de porter des coups très durs à la structure capitaliste en Afrique, et l'Angola et le Mozambique appuient ce processus révolutionnaire. Mais cela ne veut pas dire qu'ils envahissent d'autres pays. Ils soutiennent, logiquement, les mouvements de guérilla de libération des autres pays, et leur offrent leur propre territoire, ce sont des normes de relations qui existent même au sein du capitalisme. On ne peut pas empêcher l'Angola et le Mozambique d'apporter un appui aux mouvements d'autres pays qui leur demandent de l'aide pour impulser la révolution.

Par ces déclarations, l'impérialisme met à l'épreuve les réactions du capitalisme mondial, il mesure comment sa politique sera soutenue. Il va devoir réfléchir ensuite, car il a été repoussé par les Allemands, les Français, et même par les Anglais. La bourgeoisie anglaise accroît son commerce avec l'URSS.

En même temps, il se produit en Angleterre un processus très important de gauchissement dans le Parti Travailleiste. Celui-ci prend une ligne plus anti-capitaliste, et une dispute se développe entre l'appareil syndical et l'appareil politique et parlementaire. L'appareil syndical a plus de forces, et il avance dans le Parti, mais il est aussi plus exposé à la vie et à la pression de la base. Tous les syndicats ont mené une opposition aiguë au gouvernement conservateur. Des syndicats comme celui des mineurs, de la sidérurgie, des transports, se sont prononcés pour les nationalisations. Il y a un important appareil bureaucratique dans certains syndicats. Mais en général, ces appareils sont une combinaison de secteurs de droite et de gauche.

Ceux qui veulent quitter le Parti Travailleiste sur des positions de droite ne porteront atteinte qu'à la grande bourgeoisie, s'ils concrétisent cette résolution. S'ils forment un nouveau parti, ils ne soustrairont pas plus de voix du Parti Travailleiste que celles qui se sont déjà exprimées récemment en s'abstenant, ou en votant pour les conservateurs. C'est aux conservateurs qu'ils prendront des voix. Ils recueilleront les voix du

secteur du Parti Conservateur qui a déjà manifesté son opposition à la politique de Thatcher, et qui représente 20% des députés conservateurs au parlement.

La crise du travaillisme en Angleterre porte sur l'orientation politique générale et sur le programme. La bourgeoisie ne peut en tirer aucun profit. C'est un grand coup pour elle. L'aile social-démocrate qui veut quitter le Parti Travailliste doit, elle aussi, présenter un programme minimum de progrès, et gagner sur ce programme une aile importante des libéraux et des conservateurs, ceux qui sont commerçants ou fonctionnaires, et qui sentent que le grand appareil conservateur des grands magnats les mène à une rupture qu'ils ne sont pas disposés à réaliser.

Les Yankees veulent préparer les conditions pour unifier le monde capitaliste sous leur direction. En réalité, ils ne font que provoquer une différenciation croissante à l'intérieur des partis socialistes, sociaux-démocrates, et à stimuler des crises dans les partis bourgeois tels que le Parti Conservateur Britannique. Des nettoyages s'accomplissent dans ces partis, afin de les soumettre plus à la grande bourgeoisie, mais cela coupe de plus en plus leurs liens avec des ailes petite-bourgeoises des secteurs de l'aristocratie ouvrière, qui ne sont pas strictement conservateurs.

L'impérialisme ne fait pas cela délibérément, mais parce qu'il n'a pas d'autre politique à proposer. Cette politique brise toute la structure de liaison entre l'appareil bourgeois, la petite-bourgeoise et l'aristocratie ouvrière. La pression des Yankees vise la grande bourgeoisie, et elle a de l'effet sur elle. Mais la social-démocratie ne se compose pas seulement de la grande bourgeoisie. Et même au sein de l'appareil où se trouve la grande bourgeoisie, il n'y a pas d'homogénéité.

Les 24 députés sociaux-démocrates allemands qui demandent de réduire de mille millions de marks les dépenses militaires, et de consacrer cette somme à des mesures sociales en Allemagne et à l'aide aux pays sous-développés, soutiennent un point fondamentalement anti-capitaliste. Non seulement ils refusent des investissements pour l'armement, mais il faut voir aussi ce qu'ils proposent de faire de cet argent. En Allemagne, des problèmes importants se posent, par exemple : il n'y a pas de maisons pour tout le monde, d'importants mouvements de jeunes revendiquent des logements, les vieux retraités qui sont seuls ne savent pas où aller. Si la situation sociale de l'Allemagne s'exprime jusqu'au parlement, c'est parce qu'il existe un processus beaucoup plus profond.

L'attitude de l'Allemagne exprime une résistance non encore organisée aux Yankees. Ils sont contre la dépendance militaire et économique envers les États-Unis. Une importante lutte intérieure se prépare en Allemagne, entre autres entre les libéraux et les sociaux-démocrates qui sont coalisés au gouvernement. Les libéraux soutiennent l'installation des missiles nord-américains en Allemagne, tandis que cette tendance socialiste est contre. Ces missiles signifient des dépenses énormes, et ces sommes pourraient rendre l'économie allemande plus efficace. Un secteur important de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoise allemande pense ainsi. Mais le capitalisme a besoin, pour se maintenir, d'accroître constamment les dépenses militaires de l'État allemand.

Une bonne part de la force économique de l'Allemagne capitaliste réside dans le commerce avec les États ouvriers, et fondamentalement avec la R.D.A., l'URSS et la Pologne. Ils doivent maintenir ces relations car le capitalisme allemand n'a pas de marché au sein du système capitaliste.

La même situation existe en France. Le gaullisme représente le grand capital français, qui sent qu'il finira par être soumis à l'impérialisme yankee s'il doit le suivre. De Gaulle est survenu après la Deuxième Guerre Mondiale, à la même époque où sont nés plusieurs nouveaux États ouvriers, et où l'impérialisme nord-américain est intervenu de toutes ses forces en Europe. Avant, il ne le faisait pas aussi profondément.

La politique de Giscard d'Estaing est la politique gaulliste de cette étape. Elle vise aussi à gagner des voix. De Gaulle est allé jusqu'à résister à l'entrée à l'OTAN. Il représente le grand capital, lié à des secteurs intermédiaires qui basaient leur politique sur l'antagonisme entre les Américains et les Soviétiques. Une telle politique n'a pas beaucoup de perspective. Mais elle est, du point de vue de la bourgeoisie, la plus intelligente qui soit, elle essaie de tirer profit du rapport de forces actuel qui est défavorable aux États-Unis. Mais c'est une politique pour survivre.

Les Italiens, qui ont donné un certain appui aux Nord-Américains à propos des liens entre le « terrorisme

international » et l'Union Soviétique, n'ont pas pu prendre position ouvertement contre l'Union Soviétique. Ils n'étaient pas seulement poussés par des intérêts économiques, mais aussi par des considérations politiques. De toutes façons, la position que prend le capitalisme italien n'a aucune valeur, aucun poids dans le monde. En revanche, quand Giscard d'Estaing parle, la bourgeoisie mondiale et la petite-bourgeoise observent. Il en va de même pour Schmidt en Allemagne.

Le capitalisme ne peut sortir de la situation dans laquelle il se trouve, même avec tous les Reagan qu'on veut. Carter en a fait plus que lui : il a boycotté les Jeux Olympiques, coupé le commerce du blé avec l'URSS. Cette mesure avait de l'importance, car ce commerce représentait une entrée importante pour les producteurs nord-américains. L'État nord-américain a dû payer pour compenser ces pertes. Les Soviétiques se sont, de toutes façons, fournis en blé. Ils ont aussi fait les Jeux Olympiques.

Ceux qui sont derrière la politique actuelle de Reagan sont les grands appareils de la bourgeoisie, la haute finance liée à la grande industrie sidérurgique du pétrole, du charbon, de la chimie, de l'automobile, et à l'industrie de guerre. Ce sont eux qui dominent. Mais leurs propres journaux reflètent toute leur impuissance quand ils disent : « Il faut en finir avec cette farce des otages en Iran ! » Et ils ont dû faire cesser tout le cirque qu'ils avaient monté avec cette affaire de libération des otages.

La politique actuelle de Reagan indique l'instabilité profonde de la politique nord-américaine. Cette instabilité provient de ce que l'impérialisme n'est plus celui qui décide dans le monde. Ce sont les États ouvriers qui décident. D'autre part, la crise inter-capitaliste est très profonde. Les cris que pousse Reagan sont ceux d'un acteur. Le metteur en scène lui dit de crier, et il le fait. Il n'est pas le dirigeant d'un pays qui crie parce qu'il se sent fort et sûr, et qu'il va accomplir tout ce qu'il dit. Carter avait crié lui aussi : « Pas de Jeux Olympiques ! Pas de blé ! Pas de viande pour l'URSS ! » Mais les Soviétiques savaient très bien qu'ils en obtiendraient ailleurs. Il y eut même des commerçants nord-américains pour leur faire des offres derrière le dos de Carter. Le capitalisme mondial accorde des crédits à l'URSS, qu'eux-mêmes ne se donnent pas entre eux, car ils savent que les Soviétiques vont payer. Comment Carter ou Reagan pourrait-il remplacer un tel client ?

Il y a longtemps qu'ils ont dû cesser de faire la « guerre froide ». Ils l'ont commencée en envahissant le Corée du Nord. Mac Arthur avait dit : « Nous fêterons Noël à la maison... » C'est ce qu'ils ont fait !..., mais parce qu'ils étaient chassés. Il leur est arrivé la même chose au Vietnam. En 1962, ils ont menacé d'intervenir à Cuba, et les Soviétiques les ont obligés à se retirer. Les cuirassés nord-américains avaient encerclé Cuba pour que personne ne passe.

Les Soviétiques ont quand même fait passer deux pétroliers sans problème. Personne ne s'attendait à une telle décision des Soviétiques. Les Yankees savaient que s'ils touchaient à un pétrolier, ils recevraient une bombe atomique sur la tête. Le développement de la révolution est irrésistible. Ni Kennedy, ni Johnson, ni Nixon, ni Carter, n'a pu la contenir. Reagan pourra encore moins le faire, car le rapport mondial des forces est chaque fois plus favorable à la révolution.

J. POSADAS - 3 février 1981

Note :

J. F. Kennedy : Président des Etats-Unis qui fut assassiné en décembre 1963. J. Posadas analyse que le Pentagone fut le commanditaire de cet assassinat au nom des intérêts de l'impérialisme américain dans la continuité d'une politique d'agressions internationales, et ce malgré l'échec de la tentative d'invasion de Cuba en 1962, dont la responsabilité fut attribuée à Kennedy. (voir l'article « L'assassinat de Kennedy par le Pentagone » du 3 décembre 1963). Tous les témoins de cet assassinat furent liquidés à leur tour et la vérité sur les auteurs du meurtre ne fut jamais établie.